



HAL
open science

Ce à quoi nous tenons. Dewey et la formation des valeurs

Alexandra Bidet, Louis Quéré, Gérôme Truc

► To cite this version:

Alexandra Bidet, Louis Quéré, Gérôme Truc. Ce à quoi nous tenons. Dewey et la formation des valeurs. Bidet Alexandra; Quéré Louis; Truc Gérôme. John Dewey, La formation des valeurs, La Découverte, pp.5-64, 2011. <halshs-01544089>

HAL Id: halshs-01544089

<https://shs.hal.science/halshs-01544089v1>

Submitted on 19 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Ce à quoi nous tenons. Dewey et la formation des valeurs.

Introduction   John DEWEY, *La Formation des valeurs* (Paris, La Découverte, 2011, p. 5-64).

Il est beaucoup question de « valeurs » en sciences sociales. Les étudiants en sociologie se voient enseigner, dès leur première année d'étude, la fameuse distinction de Max Weber entre « jugements de valeurs » et « rapports aux valeurs »¹. Et les enquêtes sociologiques parmi les plus diffusées auprès du grand public sont celles qui portent sur « les valeurs des Français », ou les « valeurs des Européens ». On doit à Jean Stoetzel, importateur en France de la méthode des sondages et fondateur de l'Institut français d'opinion publique, le lancement de ces grandes enquêtes sur les « systèmes de valeurs »², aujourd'hui menées par Pierre Br chon ou Olivier Galland³, ou bien encore, à l'échelle mondiale, par Ronald Inglehart⁴. Pour autant, on peine souvent à trouver une définition précise de ce que sont les « valeurs »⁵. Car il est question de « valeurs » dans à peu près toutes les domaines : on parle de valeurs culturelles et de valeurs morales, mais aussi de valeurs esthétiques et, bien entendu, de valeurs économiques. Or, qu'ont en commun toutes ces valeurs, si ce n'est le seul usage d'un même terme ? Il semblerait ainsi que le succès que rencontre la notion de valeur, y compris dans le débat public et politique, où elle est invoquée à tous propos, tient pour bonne part au flou qui l'entoure. Ce qu'est une valeur relèverait, à l'évidence, d'une sorte de sens commun tacite.

¹ Max Weber, *Le savant et le politique*, Paris, Plon, 1959 (1919).

² Jean Stoetzel, *Les valeurs du temps présent : une enquête*, Paris, PUF, 1983.

³ Dont les publications les plus récentes en ce domaine sont : Pierre Br chon et Jean-François Tchernia (eds), *La France à travers ses valeurs*, Paris, Armand Colin, 2009 ; Pierre Br chon et Olivier Galland (eds), *L'individualisation des valeurs*, Paris, Armand Colin, 2010.

⁴ Directeur du « World Values Survey » (www.worldvaluessurvey.org). Voir notamment Paul R. Abramson et Ronald Inglehart, *Value Change in Global Perspective*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1995.

⁵ Pour une critique des enquêtes précitées relative au manque de définition préalable de la notion de valeur, voir Nathalie Heinich, « Note sur les méthodes quantitatives en sociologie des valeurs », *Bulletin de méthodologie scientifique*, n 108, 2010, p. 5-13.

C'est à cette fausse et trompeuse évidence que le philosophe américain John Dewey s'est très tôt attaqué. La repérant à l'œuvre y compris chez les philosophes, il n'eut de cesse de clarifier le débat conceptuel. On lui doit donc d'avoir ouvert la « boîte noire » des valeurs, et d'avoir proposé, non seulement une définition des valeurs, mais plus encore une théorie générale de leur formation.

Sa théorie, pourtant, reste fort mal connue en France où prédominent, d'une part, une définition négative des valeurs par opposition aux normes et, d'autre part, la théorie néo-rationaliste des valeurs proposée par Raymond Boudon⁶. Concernant le premier point, on peut par exemple citer François Chazel⁷ : « Les normes définissent le comportement approprié, au niveau des usages, ou la conduite requise, au niveau des mœurs et des lois ; elles impliquent donc l'existence de principes plus généraux à la lumière desquels leurs prescriptions et leurs interdits peuvent être légitimés. C'est à ces principes qu'on tend à donner, dans la sociologie contemporaine, le nom de valeurs (...). Tandis que les normes sont des règles de conduite, stipulant quelle est la conduite appropriée pour un acteur donné dans des circonstances déterminées, les valeurs (...) sont des critères du désirable, définissant les fins générales de l'action ». Cette distinction entre normes et valeurs est tout à fait centrale. On la retrouve aussi chez Jürgen Habermas, pour qui seules les normes sont universalisables, tandis que les valeurs correspondraient à des attractions et des préférences toujours particulières⁸. Seules les normes pourraient ainsi donner lieu à l'usage public de la raison et faire l'objet d'une discussion rationnelle. Les conflits de valeurs seraient, eux, impossibles à résoudre par cette voie⁹. Toute la réflexion de Dewey va à l'encontre d'une telle idée¹⁰, et bien qu'il attache effectivement les valeurs à la fois aux désirs et aux fins de l'action, il récuse pour autant toute séparation entre normes et valeurs. Tout au contraire, il y a selon lui une

⁶ Raymond Boudon, *Le juste et le vrai. Études sur l'objectivité des valeurs et de la connaissance*, Paris, Fayard, 1995 ; *Le sens des valeurs*, Paris, PUF, 1999 ; *Raison, bonnes raisons*, Paris, PUF, 2003.

⁷ Article « Normes et valeurs sociales » de l'*Encyclopædia Universalis*. Voir également Pierre Demeulenaere, « Normes et valeurs », in Sylvie Mesure et Patrick Savidan (eds), *Dictionnaire des Sciences Humaines*, Paris, PUF, 2006.

⁸ Cf. Jürgen Habermas, *Droit et démocratie*, Paris, Gallimard, 1997 (1992), chap. VI, section II.

⁹ Voir aussi Hans Joas, « Values versus norms », *The Hedgehog Review*, 3, 2001, p. 42-56.

¹⁰ Cf. Hilary Putnam, *Fait/Valeur : la fin d'un dogme et autres essais*, Paris, Éditions de l'Eclat, 2004 (2002).

objectivité des valeurs qui peuvent, dès lors, faire l'objet d'enquêtes, de critiques et de révisions.

Boudon partage avec Dewey cette idée d'une « objectivité des valeurs » et, dans certains textes, il lui arrive de faire explicitement référence à lui¹¹. Mais s'il reste nécessaire et fécond pour les sociologues de relire Dewey¹² plutôt que d'en rester à Boudon, c'est que ce dernier – comme bien souvent du reste avec les auteurs classiques qu'il utilise¹³ – le met au service de sa propre pensée plutôt qu'il ne construit sur la leur¹⁴. Tandis que Boudon considère que l'objectivité des valeurs est fondée sur de « bonnes raisons » des acteurs, des principes suscitant un consensus, on ne trouve nulle part une telle idée chez Dewey. Pour lui, l'objectivité des valeurs est plutôt une affaire d'enquête et d'expérimentation, autrement dit : d'exercice de l'intelligence dans le traitement d'une situation. Dès lors, les jugements de valeur, s'ils sont effectivement aussi objectifs que les jugements de fait, n'en sont pas moins hypothétiques et révisables, et toujours propres à un contexte concret d'expérience. Les principes et les raisons sur lesquels ils peuvent être fondés ne sont pas, pour Dewey, des absolus transcendant l'expérience, mais de simples généralisations tirées de l'expérience antérieure ; ce sont des outils permettant d'examiner concrètement des situations problématiques, et rien de plus¹⁵.

¹¹ Voir par exemple Boudon, *Le juste et le vrai*, op. cit., p. 185 et p. 344 ; ainsi que « L'objectivité des valeurs », in Simon Langlois et Yves Martin (eds.), *L'horizon de la culture. Hommage à Fernand Dumont*, Sainte-Foy, Presses de l'Université de Laval, 1995.

(www.bibl.ulaval.ca/doelec/pul/dumont/fdchap13.html).

¹² L'influence de Dewey en sociologie est notoire. Elle s'est d'abord incarnée dans la sociologie interactionniste pratiquée à l'Université de Chicago » (cf. Jean-Michel Chapoulie, *La tradition sociologique de Chicago 1892-1961*, Paris, Seuil, 2001) puisque Dewey y fut professeur de philosophie de 1894 à 1904, aux côtés de son ami George H. Mead, et qu'il était alors vivement conseillé aux étudiants en sociologie de suivre son enseignement. Ces dernières années, se sont aussi développées des sociologies explicitement pragmatistes, revendiquant un rapport aux textes de Dewey non médiatisé par la tradition interactionniste (voir par exemple Daniel Cefaï et Isaac Joseph (eds), *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2002 ; Bruno Karsenti et Louis Quéré (eds), *La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2004).

¹³ Et de son propre aveu : cf. Raymond Boudon, *La sociologie comme science*, Paris, La Découverte, 2010, p. 76.

¹⁴ Suffit à en attester la traduction que propose Boudon du titre de *Theory of Valuation*, l'ouvrage majeur de Dewey sur la question : « une théorie de l'évaluation » (Boudon, *Le juste et le vrai*, op. cit., n. 20 p. 384). Or, comme on le verra dans la suite de cette introduction, Dewey établit dans ce livre une distinction essentielle entre « valuation » et « évaluation ».

¹⁵ Boudon mentionne plus précisément Dewey lorsqu'il discute la dimension conséquentialiste des jugements de valeur. Certes un jugement de valeur peut être fondé de façon conséquentialiste : le jugement « X est bon » est fondé « sur le fait que tous s'accorderaient à trouver les conséquences de X bonnes », ou « X est mauvais » est fondé « sur le fait que tous s'accorderaient à trouver les conséquences de X

Telle est donc la préoccupation centrale de Dewey en matière de valeurs : plutôt que de les concevoir en termes de processus mentaux, de préférences arbitraires ou de principes abstraits, montrer que les valeurs sont des choses qui se produisent dans le monde et que leur formation peut et doit être soumise aux méthodes de l'enquête. Elles correspondent à *ce à quoi nous tenons* manifestement. Dewey s'est tôt efforcé de développer cette idée, comme en attestent deux textes traduits dans ce recueil : « Les objets de la valuation » (1918) et « Valeur, référence objective et critique » (1925). Il y revient dans nombre de ses livres, parmi lesquels on retiendra le chapitre d'*Ethics* (1908-1932) consacré au bien et aux fins ; le dernier chapitre d'*Experience and Nature* (1925), intitulé « Existence, value and criticism » ; *Logique. Théorie de l'enquête* (1938), qui comporte un chapitre (IX) sur l'évaluation comme « jugement de pratique » ; et enfin *Théorie de la valuation* (1939) écrit quelques mois après *Logique*, qui constitue le cœur du présent recueil. Comme le remarque Hans Joas dans *The Genesis of Values*¹⁶, il faut ajouter à cette liste *Une foi commune* (1934), où Dewey analyse le rôle et la genèse des idéaux dans l'action en les reliant étroitement à la formation des valeurs. En outre, Dewey n'a cessé de procéder à des clarifications dans de nombreux articles qu'il a écrits dans les années 1940 en réponse aux critiques suscitées par sa théorie des valeurs. Parmi ceux-ci, nous avons retenu « Quelques questions sur la valeur », qui offre une bonne synthèse de son point de vue¹⁷.

indésirables » (on notera l'importance du consensus dans le fondement rationnel du jugement). Mais ne prendre en considération que cette dimension conséquentialiste revient, pour Boudon, à réduire la rationalité axiologique à la rationalité instrumentale. C'est pourquoi il importe de reconnaître la présence de raisons « analytiques » dans les fondements des jugements de valeur : par exemple, « un système qui ne permet pas aux gouvernants de contrôler les gouvernants » est mauvais, non seulement parce qu'il conduit à des conséquences estimées indésirables par les personnes concernées, mais aussi parce qu'il contredit l'idée même de bon gouvernement. Le conséquentialisme de Dewey ne réduit pas, lui non plus, la rationalité des jugements de valeur à une rationalité instrumentale, mais pour deux raisons bien différentes de celle de Boudon. La première est qu'une catégorie importante de conséquences est constituée par les conséquences pour la vie et pour les relations sociales dans leur ensemble. Ce sont d'ailleurs les conséquences pour la société ou pour le vivre-ensemble qui génèrent le juste et l'obligatoire. La deuxième raison tient au modèle esthétique de l'expérience que Dewey a explicité à partir des années 1930, et sur lequel il fonde sa théorie éthique (Cf. Robert B. Westbrook, *John Dewey and American Democracy*, Ithaca, Cornell University Press, 1991, p. 415-416).

¹⁶ Hans Joas, *The Genesis of Values*, Chicago, The University of Chicago Press, 2000 (éd. originale en langue allemande : 1997), p. 103-123.

¹⁷ Cet article donnera à Ray Lepley l'idée d'organiser un symposium, publié en 1949 sous le titre *Value : a Cooperative Inquiry* (Columbia University Press), auquel Dewey contribuera par un dernier texte sur la valeur : « The field of "value" » (repris in *The Later Works, 1925-1953*, Ed. by Jo Ann Boydston, vol.16, Carbondale, Southern Illinois University Press, p. 343-357). Ce texte nous ayant paru redondant avec celui

Théorie de la valuation : une réponse au positivisme logique et à l'émotivisme

Théorie de la valuation a été initialement écrit par Dewey pour dissiper un malentendu. Les promoteurs du positivisme logique, pensant pouvoir le rallier à leur cause, concernant notamment leur analyse du langage moral, lui demandèrent de rédiger une contribution à une de leurs publications, *l'International Encyclopedia of United Science*. Ernest Nagel a raconté l'entrevue entre Dewey et Otto Neurath, qui dirigeait cette encyclopédie à la fin des années 1930¹⁸. Dewey a dû se faire prier, car il ne pouvait pas plus adhérer à l'atomisme logique, qu'à la position « émotiviste » en matière d'analyse de l'éthique. Il accéda néanmoins à la demande de Neurath et écrivit *Théorie de la valuation*. L'écriture de cet opuscule lui donna l'occasion non seulement de marquer ses différences avec le positivisme logique, mais aussi de clarifier de nombreux aspects aussi bien de sa théorie du jugement de valeur que de sa conception des fins comme moyens.

Une partie de l'ouvrage est consacrée à la critique de l'émotivisme, tel que formulé par le philosophe anglais Alfred J. Ayer, dans son ouvrage de 1936, *Langage, vérité et logique*¹⁹. Pour Ayer, les énoncés exprimant des jugements moraux, ou des jugements de valeur, ne sont que des manifestations de sentiments, d'émotions, ou bien des expressions d'approbation ou de désapprobation ; ils peuvent aussi servir à susciter certaines réponses chez leurs destinataires. Mais ces énoncés, n'ayant pas de contenu propositionnel, ne sont pas susceptibles d'être vrais ou faux ; on ne peut donc pas les vérifier empiriquement. Il en résulte que les questions d'éthique et les choix de valeur ne peuvent être ni discutés ni fondés rationnellement.

Cet aboutissement est inacceptable pour Dewey. Il va mener une critique sévère, à forte tonalité politique, du positivisme logique. Celui-ci, écrit Dewey, a converti « le

de 1944, nous avons choisi de ne pas l'inclure dans ce recueil, mais il sera largement mobilisé dans cette introduction, au même titre que les autres publications où Dewey traite de la question de la valeur, afin d'éclairer le contenu des textes traduits ici.

¹⁸ Cf. Westbrook, *op. cit.*, p. 403.

¹⁹ Alfred J. Ayer, *Langage, vérité et logique*, Paris, Flammarion, 1956 (1936).

manque d'attention dont ont fait preuve les philosophies modernes à l'égard des sujets politiques et moraux en un déni systématique de la possibilité de traiter ces derniers de manière intelligente. Il considère que les affaires pratiques des gens, qui sont de la plus haute et de la plus profonde importance, sont des affaires de valeur et de valuation, et que par conséquent elles ne peuvent pas, de par leur nature même, faire l'objet de jugements intellectuels, c'est-à-dire de justifications ou de condamnations sur des bases rationnelles »²⁰. Ce qui signifie que ces affaires sont laissées à la merci non seulement des préférences et des aversions, mais aussi des habitudes irrationnelles, des intérêts de classe, des pouvoirs établis et des institutions traditionnelles (notamment la religion).

Montrer que les questions de valeur peuvent, au contraire, faire l'objet de jugements intellectuels : tel est le but de la critique de l'ouvrage d'Ayer qu'il développe dans *Théorie de la valuation*²¹. Dewey reconnaît une part de validité au rapprochement des jugements de valeur des expressions d'émotions. Mais il reproche à l'émotivisme de ne pas saisir la nature propositionnelle et la dimension prédictive et expérimentale de ces jugements. Pour faire apparaître ces deux aspects, il faut simplement remettre les énoncés moraux et les jugements dans leur contexte expérientiel, c'est-à-dire dans la situation complète dont ils font partie. L'exemple pris par Dewey est celui des pleurs d'un bébé : interprétés dans leur contexte, comme signes, ils veulent dire quelque chose (plus qu'ils n'expriment un sentiment)²² ; ils articulent une vraie proposition exprimant indirectement un mal (« j'ai faim », « j'ai chaud »...) et un bien (la suppression de la faim, de la gêne...). Cette proposition permet d'émettre une prédiction qui peut être soumise à un

²⁰ Dewey, « Introduction to *Problems of Men*: The problem of men and the present state of philosophy » (1946), *The Later Works*, vol. 15, p. 159.

²¹ Pour une présentation de la critique de Dewey, et une vue d'ensemble de son « éthique située », voir l'étude de Guillaume Garreta, « De quoi parlent les jugements de valeur ? Dewey face à l'émotivisme », in Frédéric Brahami (ed.), *Les affections sociales*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2008, p. 269-307. Garreta fait bien ressortir les points de convergence et de divergence entre l'émotivisme des positivistes logiques et le pragmatisme deweyen. Il examine aussi de près la critique de Dewey par C. Stevenson, qui défend l'émotivisme, dans son livre de 1944, *Ethics and Language*, ainsi que la réponse du premier (par exemple dans « Ethical subject-matter and language », *The Journal of Philosophy*, XLII(26), 1945, p.701-712). Sur les divergences entre Dewey et les positivistes logiques en matière de théorie de la science, voir l'échange entre H. Reichenbach et Dewey, in Paul A. Schilpp (ed.), *The Philosophy of John Dewey*, Evanston, North-Western University, 1939.

²² Cette perspective peut être étayée par l'étude empirique très fine du sens des pleurs en situation réalisée par Jack Katz dans une perspective « post-goffmanienne » : « What Is Crying ? », in Jack Katz, *How Emotions Work*, Chicago, The University of Chicago Press, 1999.

test expérimental : si le bébé pleure parce qu'il a faim, en le nourrissant, on fera cesser ses pleurs ; dans le cas contraire, ses pleurs ont un autre motif, qui reste à découvrir.

Il en va de même pour les jugements de valeur : ils ont un contenu propositionnel implicite. Quand on les analyse, on voit qu'ils renvoient indirectement à la fois à une situation existante dotée d'une valeur négative (comme l'inconfort du bébé), et à une situation plus désirable (la suppression de l'inconfort) qu'ils contribuent à instaurer en établissant une relation testable entre une fin et des activités susceptibles de l'atteindre. Leur qualité intellectuelle se mesure même au caractère adéquat de l'enquête menée sur les manques et les difficultés de la situation existante, mais aussi de celle qui interroge la capacité de la fin choisie à combler ces manques et à éliminer ces difficultés.

La critique de l'émotivisme ne répond cependant pas chez Dewey au seul souci d'appliquer l'intelligence sociale à la formation des valeurs. Il s'agit aussi, et même d'abord, de lutter contre le « mentalisme » par un « behaviorisme social » qu'il partage avec son ami George H. Mead²³. C'est un point qu'a bien fait ressortir Guillaume Garreta : « D'où vient que Dewey tente en permanence de se démarquer de l'émotivisme (...) ? Ce n'est au fond pas, nous semble-t-il, pour des raisons qui seraient au premier

²³ Cependant, contrairement à Mead, Dewey a peu explicité la dimension sociale de son « behaviorisme ». Bien qu'il ait toujours affirmé le primat du social, il n'a pas ébauché de « théorie sociale ». Cf. à ce sujet Robert W. Westbrook, « Pragmatism and democracy: reconstructing the logic of John Dewey's faith », in Morris Dickstein (ed.), *The Revival of Pragmatism*, Durham, Duke University Press, 1998, p. 128-156. En réalité, Dewey envisage toujours la culture et la société à travers un prisme « écologique ». En effet, pour lui, l'unité d'analyse doit être le système formé par l'organisme et son environnement, l'un et l'autre opérant de conserve : « Un organisme ne vit pas dans un environnement ; il vit par le moyen de l'environnement. (...) Les processus vitaux sont produits [enacted] par l'environnement aussi bien que par l'organisme ; car ils sont une intégration. (...) Il y a, bien entendu, un monde naturel qui existe indépendamment de l'organisme, mais ce monde n'est *environnement* que s'il entre directement et indirectement dans des fonctions vitales. L'organisme fait lui-même partie du vaste monde naturel et n'existe en tant qu'organisme que dans les connexions actives avec son environnement. L'intégration est plus fondamentale que ne l'est la distinction désignée par l'interaction de l'organisme et de l'environnement » (Dewey, *Logique*, op. cit., p. 83 et p. 92). L'expérience humaine elle-même est une affaire de transactions entre des « organismes acculturés » et un environnement socioculturel, essentiellement caractérisé par les institutions, les us et coutumes et les moyens d'intercommunication dont l'homme s'est doté. Dans son livre sur la logique de Dewey (*Dewey's New Logic*, Chicago, The University of Chicago Press, 1994), Tom Burke considère que celui-ci a substitué une approche écologique de la théorie de l'enquête à l'approche psychologique classique, et que ses idées sont similaires à celles qui ont été développées plus tard par James Gibson, le fondateur de la psychologie dite « écologique » (cf. *The Ecological Approach to Perceptual Vision*, Hillsdale, N. J., Laurence Erlbaum Ass., 1986). Elles rejoignent également des développements des neurosciences (A. Berthoz, F. J. Varela notamment). Du côté des sciences sociales contemporaines, le parti pris d'une approche écologique, traitant *l'organisme-dans-son-environnement* comme une totalité indivise est défendu par exemple dans Tim Ingold, *The Perception of Environment: Essays in Livelihood, Dwelling and Skill*. London, Routledge, 2001.

abord "intrinsèquement" morales. (...) C'est plutôt, et cela revient *sotto voce* dans la série de textes qui traitent de ce débat avec les émotivistes, du fait du mentalisme sous-jacent aux théories émotivistes et non-cognitivistes d'alors – mentalisme qui pour Dewey a des conséquences néfastes sur l'analyse de la conduite, et donc sur l'analyse des situations et du comportement moraux. (...) Le fait que selon la théorie émotiviste on ne puisse pas débattre ni argumenter sur les valeurs est bien à lier au fait que ces valeurs renvoient ultimement à des états internes privés, à des faits ultimes qui seraient inamendables et non négociables – puisque impossibles à soumettre à des critères publics »²⁴.

La question est alors celle du rôle que doit jouer l'introspection – cet héritage de « la phase subjectiviste de la philosophie européenne »²⁵ – dans l'analyse de la formation des valeurs. De même que les valeurs, ne cesse de répéter Dewey, sont des « événements concrets » dans le monde, les désirs et les intérêts qui sont en rapport avec elles ne sont pas des états internes mais des modes de comportement et des conduites observables. L'introspection, si elle signifie l'observation d'événements privés, n'a donc aucune place dans la discussion : « Ce qui est totalement privé doit être laissé là où il se produit et dont il fait partie : l'isolement privé »²⁶. Plusieurs des articles consacrés par Dewey dans les années 1940 à la défense de sa théorie des valeurs concernent ainsi la nature du mental, l'impossibilité de considérer l'introspection comme un mode de connaissance particulier, et le statut des événements considérés comme privés (une rage de dent, par exemple).

En quel sens, toutefois, faut-il entendre que les valeurs sont des « événements concrets » et que leur étude relève de l'observation de comportements et d'attitudes actives ? Pour répondre à cette question, il nous faut maintenant, après avoir présenté le contexte intellectuel dans lequel Dewey forge sa théorie des valeurs, entrer au cœur de son raisonnement et de son argumentation.

De la valeur comme fait à la valuation comme activité

²⁴ Garreta, « De quoi parlent les jugements de valeur ? », *op. cit.*, p. 292-293 et p. 299.

²⁵ Dewey, *Logique. Théorie de l'enquête*, *op. cit.*, p. 92.

²⁶ Dewey, « The field of "value" », *The Later Works*, 16, p. 345.

Valeurs, valuations et évaluations

Pourquoi Dewey publie-t-il une théorie de la « valuation », et non une théorie de l'évaluation ou, tout simplement, des valeurs ? C'est que sa réflexion s'articule précisément autour d'une distinction entre ces trois termes. Les notions qu'il utilise le plus souvent sont, en anglais : *valuing*, *valuation* et *evaluation* (parfois *e-valuation*). La première ne pose pas de difficulté particulière : elle désigne toute une gamme de comportements affectifs et moteurs auxquels correspondent les termes « prendre soin de » ou « priser, tenir pour cher, chérir, estimer, admirer, approuver encourager, défendre, prendre parti pour, être fier de, être loyal ou fidèle à, être dévoué à, être concerné par, être occupé à »²⁷. Au sujet de ces comportements, Dewey parle aussi de « *de facto valuing* », d'appréciations immédiates. La troisième notion, l'évaluation, désigne la formation de jugements à partir et à propos de ces « *de facto valuing* », jugements qui sont « évaluatifs ». Ce que Dewey appelle « valuation », dans *Théorie de la valuation*, englobe en fait ces deux précédentes notions, tout en insistant sur un phénomène particulier : la formation raisonnée des désirs, des intérêts et des fins dans une situation concrète, étant entendu que « la valuation implique le désir ». Dans certains textes, Dewey emploie plus spécifiquement le terme « valuation » pour désigner une composante de cette formation des désirs, des intérêts et des fins : leur estimation comme moyens dans leur interaction avec des conditions environnantes.

Pour Dewey, les valeurs sont d'abord des faits ; elles font partie de ce qui simplement se produit. Ce qui se produit n'est en effet pas neutre, mais présente le plus souvent des qualités : bon, mauvais, agréable, désagréable, précieux, utile, douteux, effrayant, attrayant, répugnant, etc. En tant que faits, il n'y a rien à dire des valeurs, sinon qu'elles existent : « Les valeurs sont des valeurs, les choses ayant immédiatement certaines qualités intrinsèques. De celles-ci en tant que valeurs, il n'y a par conséquent rien à dire ; elles sont ce qu'elles sont »²⁸. Elles émergent comme les résultats d'une

²⁷ Dewey, *ibid.*, p. 347. Voir également dans ce volume, « Quelques questions sur la valeur », p. 87 de la traduction pour un inventaire équivalent.

²⁸ Dewey, *Experience and Nature*, Chicago, The Open Court, 1925, p. 396. Voir également « Valeur, référence objective et critique », p. 76.

appréciation/dépréciation directe des qualités immédiates d'une situation, d'un événement ou d'un objet. Mais ce n'est qu'un aspect de ceux-ci. De quoi sont-ils capables par ailleurs ? Individualisés par leur qualité immédiate, ils sont incertains en tant que « transitions et possibilités d'expériences ultérieures »²⁹. C'est ce qui fonde alors la différence entre une appréciation immédiate (*de facto valuing*) et une appréciation évaluative : la seconde appréhende les événements et les objets en relation avec d'autres événements et d'autres objets. Car, qu'est-ce au fond qu'une appréciation évaluative ? Elle ne se confond pas avec des affirmations du genre : « j'admire cette personne », « j'aime ce tableau », « j'ai adoré cette conférence », etc. Si ces affirmations n'expriment pas des expériences immédiates, elles ne sont pas non plus des jugements à part entière. Mais elles peuvent constituer une phase d'un jugement de valeur, notamment si elles sont employées comme moyens pour déterminer s'il faut adopter ou non telle ou telle façon d'agir.

Prenons l'affirmation « j'aime ce tableau ». Elle exprime plus qu'un pur plaisir, plus qu'un plaisir « qui se produit sans plus ». Dans une authentique appréciation évaluative, soutient Dewey, « j'aime ce tableau » se change en la proposition : « Ce tableau est beau ». Cela signifie que l'attention se porte alors sur le tableau en tant qu'objet : « Pour être valide, cette dernière proposition doit être fondée sur des qualités discernables et vérifiables du tableau en tant qu'objet »³⁰. Au plaisir fortuit se substitue alors un plaisir qui est une véritable appréciation. Il devient tel quand il est l'aboutissement d'un développement, d'une reconstruction qui fait de l'objet un « tout complet satisfaisant » : « L'appréciation, si elle est authentique, porte sur un objet qui est *représentatif*. Il n'est pas représentatif de quelque chose en dehors de l'objet apprécié. L'objet en question est représentatif de ce qui a conduit à lui comme accomplissement, achèvement ou consommation »³¹. Réciproquement, une appréciation négative est le « mépris d'un résultat ou d'un produit dans sa connexion avec les conditions et les efforts dont il est le fruit »³². Loin d'être propres au domaine de l'art, de telles appréciations sont

²⁹ Dewey, *The Quest for Certainty*, New York, Milton, Balch & Company, 1929, p. 236.

³⁰ Dewey, *Logique. Théorie de l'enquête*, Paris, PUF, 1993 (1938), p. 248.

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*, p. 249.

présentes partout où le terme atteint par l'enquête est le point culminant des activités qui y ont conduit.

Les appréciations immédiates que constituent les valeurs en tant que faits et les appréciations évaluatives en tant que jugements ne constituent pas deux réalités distinctes³³, mais sont au contraire étroitement articulées au sein des « valuations » : elles sont les deux faces, les deux moments de nos valuations. Ces valuations sont par conséquent, elles aussi, des faits et peuvent à ce titre être observées empiriquement. Elles sont des faits parce qu'elles appartiennent au domaine du comportement situé. C'est ce qu'explique ce passage central de *Théorie de la valuation*³⁴ :

« La conduite effective, en tant qu'elle est observable, teste l'existence d'une valuation et sa nature. Le champ existant d'activités (y compris les conditions environnantes) est-il *accepté* – fait-il l'objet d'un effort pour le maintenir contre des conditions adverses ? Ou bien est-il *rejeté* – fait-il l'objet de tentatives pour s'en débarrasser et produire un autre champ de conduite ? Et dans ce dernier cas, vers quel champ précis, pris comme fin, les efforts-désirs (ou l'agencement d'efforts-désirs qui constitue un intérêt) sont-ils dirigés ? De la détermination de ce champ, en tant qu'objectif de la conduite, dépend celle de *ce qui* est valué. Tant qu'une situation ne connaît pas, ou n'est pas menacée par un choc et une perturbation, un feu vert engage à poursuivre l'acte immédiat – l'action manifeste. Il n'y a alors ni besoin, ni désir, ni valuation, tout comme, en l'absence de doute, il n'y a pas de raison d'enquêter. De même que le problème qui suscite l'enquête est lié à la situation empirique dans laquelle il apparaît, de même le désir et la projection des fins comme conséquences à atteindre sont relatifs à une situation concrète et au besoin de la transformer. La charge de la preuve repose, pour ainsi dire, sur l'apparition de conditions qui font obstacle, bloquent, et sont source de conflit et de besoin. Examiner la situation au regard des conditions qui constituent le manque et le besoin, et qui servent ainsi de moyens positifs pour former une fin ou un résultat atteignables : telle est la méthode permettant la formation de désirs et de fins-en-vue valides (requis et efficaces), bref celle menant à la valuation ».

Comme on le voit, Dewey ne conçoit pas les valuations autrement que comme des conduites, des comportements, ou des attitudes observables dans des situations données.

³³ Dans une note de « The field of "value" » (*op. cit.*, note 8, p. 356), Dewey écrit : « Une des questions que j'ai posées au début du texte était de savoir si la distinction entre les appréciations directes et les évaluations comme jugements était une distinction entre des espèces séparées ou une différence d'accentuation. La réponse est que c'est une différence d'accentuation. ». Dans « Quelques questions sur la valeur » aussi (Trad. p. 90), il affirme : « la différence entre [l'appréciation directe] et l'évaluation explicite n'est qu'une question d'accent ou de degré, non une différence de genres ».

³⁴ p. 47 de la traduction.

En aucun cas, une valuation ne se réduit à une représentation ou à un événement purement mental.

Les valuations comme attitudes actives

La valeur est, pour Dewey, une composante de toute expérience immédiate : ce qui est, ou ce qui arrive, nous plaît ou nous déplaît. Nous attachons une certaine valeur ou une certaine importance aux objets, aux événements, aux situations et aux personnes ; nous les apprécions ou les détestons ; nous éprouvons à leur égard de l'attrait ou de la répulsion, de l'inclination ou de l'aversion, etc. Ces appréciations directes et immédiates s'expriment naturellement dans des comportements ou des attitudes « actives » : si l'on attache de la valeur à quelque chose, on en prend soin et on s'en occupe ; si quelque chose nous déplaît, on l'évite, on le rejette, on s'en défend, on l'élimine, on le combat, etc. Bref, la valeur positive que quelqu'un attribue à un objet se manifeste directement dans le fait qu'il en prend soin, dans l'énergie qu'il déploie pour s'en occuper et le protéger afin de prolonger son existence ; la valeur négative, dans le fait qu'il s'en écarte et cherche à l'éliminer ou à s'en débarrasser.

Mais nos valuations ne s'arrêtent pas là : nous évaluons aussi ces appréciations immédiates en les soumettant à la réflexion, pour décider si nous les maintenons ou pas, si nous les prenons ou non comme base d'inférence et d'action. La chose à laquelle nous tenons mérite-t-elle vraiment que nous nous y attachions ainsi ? Ce vers quoi nous penchons, ou que nous désirons, mérite-t-il que nous le désirions à ce point ? Et que se passera-t-il si nous agissons en suivant ce désir ? Ces évaluations, qui correspondent aux « évaluations fortes » de Charles Taylor³⁵, s'inscrivent dans des enquêtes qui reconfigurent les valeurs produites par les appréciations immédiates, et modifient leur objet. Ces jugements de valeur authentiques, plus ou moins bien fondés, peuvent se formuler dans des propositions ou des énoncés évaluatifs.

³⁵ Charles Taylor, *Les sources du moi*, Paris, Seuil, 1998 (1989).

Ce type de jugement n'a rien de spécifique. Un jugement de valeur est un jugement pratique comme un autre : il a pour fonction de définir la conduite à tenir en relayant ou en transformant nos habitudes. Dans le chapitre de *Logique* consacré aux « jugements de la pratique : l'évaluation », Dewey souligne l'omniprésence de ces jugements dans la vie quotidienne. Et mettre leur existence en doute reviendrait de plus « à affirmer que toutes les décisions concernant les problèmes pratiques sont des produits arbitraires de l'impulsion, du caprice, de l'habitude aveugle ou de la convention. Le fermier, le mécanicien, le peintre, le musicien, l'écrivain, le médecin, l'avoué, le commerçant, le capitaine d'industrie, l'administrateur ou le directeur ont constamment à enquêter sur ce qu'il vaut mieux faire ensuite », rappelle-t-il³⁶. Ce jugement porte sur une réalité à produire, par une action réfléchie, c'est-à-dire par une transformation possible, désirable et contrôlée, d'une situation marquée à la fois par une incertitude « quant à ce qui pourrait et devrait être fait » et par « l'obligation de faire quelque chose »³⁷. Il procède d'une évaluation réfléchie des appréciations immédiates, « affectivo-motrices », des traits qualitatifs d'une situation, elles-mêmes étayées sur des impulsions (du type attraction/répulsion). Comme tout jugement, il ne peut être formé qu'en recourant à des faits extérieurs à l'appréciation immédiate, puisqu'on ne peut envisager les conditions et les conséquences d'une attribution de valeur qu'en prenant appui sur de tels faits.

Lorsqu'on s'interroge sur la valeur de quelque chose, on l'appréhende ainsi sous l'aspect de ses relations avec d'autres choses. Tandis que la réflexion compare, examine des conditions, des implications, des relations moyens-fins, des causes et des conséquences, et fait des inférences, l'appréciation immédiate, quant à elle, met davantage en jeu une sensibilité esthétique, morale, intellectuelle, etc. Cette sensibilité, qui peut être cultivée³⁸, se forme à travers l'acquisition d'habitudes, c'est-à-dire de

³⁶ Dewey, *Logique*, *op. cit.*, p. 232-233.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ Dewey met l'habitude elle-même au fondement de la réflexivité et de la créativité de l'agir. Voir *Human Nature and Conduct*, New York, Henry Holt and Company, 1922 ; Voir aussi Guillaume Garreta, « Une régularité sans répétition ? », in Christiane Chauviré et Albert Ogien, *La régularité*, Paris, Éditions de l'EHESS, p. 137-160 ; Benjamin Dalton, « Creativity, habit, and the social products of creative action : Revising Joas, incorporating Bourdieu », *Sociological Theory*, vol. 22, n°4, 2004. A la suite même de Dewey, Donald O. Schön a thématiqué en ce sens la « réflexion dans l'action » du professionnel comme une « *reflective habituality* » (*The Reflective Practitioner. How Professionals Think in Action*, New York, Basic Books, 1983, p. 137-140). Erkki Kilpinen va plus loin. En s'appuyant toujours sur Dewey, il tient la rationalité et la réflexivité comme des traits inhérents à l'habitude : Erkki Kilpinen, *The Enormous Fly-*

capacités à apprécier directement ce qui est admirable sur le plan esthétique, acceptable sur le plan intellectuel, approuvable sur le plan moral, etc. : un capital, sans cesse reconstruit, d'attitudes et d'intérêts « à partir duquel le soi prend acte, se soucie, accompagne et désire »³⁹. L'évaluation des conséquences comporte aussi une telle dimension d'appréciation : les conséquences sont dotées d'une valeur positive ou négative, d'un caractère désirable ou indésirable.

Le phénomène de la valuation s'étire ainsi entre ces deux pôles que sont l'appréciation immédiate et l'évaluation. Qu'une valuation n'ait « lieu que quand quelque chose fait question » permet de comprendre qu'un élément d'enquête soit « présent chaque fois qu'il y a valuation »⁴⁰ : « plus est problématique la situation, et plus est complète l'enquête dans laquelle il faut s'engager, plus explicite devient la phase de valuation »⁴¹. Mais la valuation, même lorsqu'elle prend la forme d'un jugement en bonne et due forme, n'efface jamais complètement la phase initiale d'appréciation ou dépréciation directe et immédiate : il y a bien déjà dans celle-ci, outre une composante motrice et un aspect émotionnel, un élément intellectuel. Il peut s'agir d'une « part de reconnaissance des propriétés de la chose ou de la personne, appréciées comme *raison* de la priser, de l'estimer, de la désirer, de l'aimer, etc. (...). *Ap-précier* n'est alors qu'un développement plus ou moins systématique de ce qui est déjà présent dans le fait de *priser* »⁴². Cet élément intellectuel peut être aussi l'anticipation du résultat de la conduite consistant à prendre soin de quelque chose. Il y a donc bien une base objective à l'attribution de valeur, qui évite qu'elle soit complètement non rationnelle. La formation des valeurs ne relève pas de l'arbitraire ni du caprice : elle comporte de bout en bout un moment intellectuel, tout aussi bien que moteur. Bref, les jugements de valeur ne sont en rien de simples expressions d'émotions, et l'on peut trancher des différences de valeur.

Pour éviter d'hypostasier la valeur, ou d'en faire une chose abstraite, Dewey recommande à plusieurs reprises de considérer le terme comme un adjectif. La valeur

Whell of Society. Pragmatism's Habitual Conception of Action and Social Theory, Helsinki, University of Helsinki, 2000.

³⁹ Dewey, *L'art comme expérience*, Pau, Publications de l'Université de Pau-Farrago, 2005 (1934), p. 309.

⁴⁰ **Traduction : p. 30.**

⁴¹ Dewey, *Logique*, *op. cit.*, p. 257.

⁴² Dewey, « Quelques questions sur la valeur », **Traduction : p. 90.**

n'est pas une chose d'un type particulier, mais une qualité attribuée, dans certaines conditions et avec certaines conséquences, à un événement, une situation, un objet ou une personne qui existe indépendamment du fait de recevoir une valeur. Cette attribution n'est pas un acte mental, et la valeur ne procède pas d'un processus interne. Elle n'est pas non plus quelque chose de séparé : la qualification des choses sous l'aspect de leur valeur se fait dans un champ, qui n'est autre que celui de l'organisation de la conduite, et plus généralement celui des sélections et des rejets inhérents aux processus vitaux : « Le champ auquel appartiennent les faits-de-valeur est comportemental »⁴³.

Si Dewey introduit *in fine* la notion de champ pour parler de la valeur, c'est bien pour souligner que les choses n'acquièrent une valeur que dans leurs relations, leurs connections et leurs transactions, de toutes sortes, avec d'autres choses, et non dans leur relation avec un sujet ou une conscience : « Personne, je présume, ne contestera que pour pouvoir attribuer sa couleur à une perle il faut la mettre dans des connexions déterminées avec la lumière, un appareil optique, etc. J'espère que l'on peut considérer de nos jours que ce sont de telles connexions, et non pas une "relation" à l'esprit, à la conscience ou quoi que ce soit de ce genre, qui compte. Mon hypothèse est que la perle est qualifiée sous l'aspect de sa valeur dans des conditions du même type – bien que différentes du point de vue des circonstances »⁴⁴. Une des manifestations du fait que la valeur émerge dans un champ transactionnel est la pratique courante qui consiste à attribuer de la valeur aux moyens et pas seulement aux fins : les gens « manifestent leur dévotion aux "fins" par le soin patient et constant qu'ils prennent des "moyens" »⁴⁵.

La valeur est donc pour Dewey quelque chose qui se produit dans le monde, dans les « faits spatio-temporels observables » que sont nos activités quotidiennes. Mais il s'agit moins d'un acte ponctuel que d'un comportement durable, adopté à plusieurs reprises en fonction de certaines conditions et de certaines situations. A travers lui, se manifeste le fait de tenir à quelque chose, ou au contraire de l'éviter et de le rejeter. Un tel comportement n'est pas réservé à l'homme. Les animaux, par exemple, montrent leur attachement à leurs petits en en prenant soin, en les nourrissant, en les éduquant aux

⁴³ Dewey, « The field of "value" », *op. cit.*, p. 344.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 351.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 350. Mais cela ne veut pas dire pour autant, comme on le verra dans la partie suivante, qu'ils exemptent d'enquête et de jugement la formation de la valeur attribuée aux fins.

ressources, aux risques et aux dangers de l'environnement, etc. La différence entre l'animal et l'homme est que seul le second peut faire de l'anticipation du résultat du soin prodigué à ce à quoi il attache de la valeur, le fondement ou la raison de l'adoption d'un tel comportement à son égard. Mentionnons une autre différence importante : seul l'homme est capable d'une « valuation » de type esthétique⁴⁶. Dewey prend l'exemple d'un visiteur dans un musée, qui peut s'intéresser aux tableaux pour différentes raisons⁴⁷ : pour les identifier, se faire une idée des scènes représentées, estimer leur valeur commerciale, etc. Sa contemplation esthétique ne devient valuation que quand elle est appréciée comme méritant d'être soutenue et développée. Elle devient alors une transaction fondée sur une exploration du tableau, qui fait découvrir quelque chose de nouveau à y apprécier. C'est une exploration qui se développe et qui, quand elle aboutit à son point culminant, est donc autre chose que le simple regard, l'attention ou même l'extase.

Dans ses écrits sur la valeur, Dewey insiste ainsi considérablement sur ce fait : attribuer une valeur à quelque chose se manifeste d'abord, et surtout, dans l'attitude consistant à y porter attention, en prendre soin, l'entretenir, etc. On ne peut alors s'empêcher d'y voir un précurseur des théories du *care*⁴⁸ – le terme revenant du reste à chaque page de ses textes sur la valeur. Mais alors que des auteurs comme Carol Gilligan⁴⁹ ou Joan Tronto⁵⁰ ont initialement fondé le développement de ces théories sur

⁴⁶ Ce qui n'empêche pas Dewey de partir de l'animal pour saisir l'expérience esthétique qu'il regarde comme l'idéal de toute expérience : « Pour saisir les sources de l'expérience esthétique, il est nécessaire d'avoir recours à la vie animale, en dessous de l'échelle humaine. Les activités du renard, du chien, et de la grive, peuvent du moins être des rappels et des symboles de cette unité de l'expérience si fractionnée lorsque le travail devient labeur et que la pensée nous isole du monde. L'animal est pleinement présent, il est là tout entier dans ses moindres actions : dans ses regards circonspects, son flair perspicace, ses oreilles brusquement redressées (...) L'expérience, lorsqu'elle atteint le degré auquel elle est véritablement expérience est une forme de vitalité plus intense. Au lieu de signifier l'enfermement dans nos propres sentiments et sensations, elle signifie un commerce actif et alerte avec le monde. A son degré le plus haut, elle est synonyme d'interpénétration totale du soi avec le monde des objets et des événements (...) Même dans ses formes rudimentaires, elle contient la promesse de cette perception exquise qu'est l'expérience esthétique ». *L'art comme expérience, op. cit.*, p. 38-39.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 352-353.

⁴⁸ Pour une présentation de ces théories en français, on pourra se référer notamment à : Sandra Laugier et Patricia Paperman (eds), *Le souci des autres. Ethique et politique du care*, Paris, Éditions de l'EHESS, Raisons pratiques, n°16, 2005 ; Pascale Molinier, Sandra Laugier et Patricia Paperman, *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot, 2009 ; et Marie Garau et Alice le Goff, *Care, justice et dépendance : Introduction aux théories du care*, Paris, PUF, 2010.

⁴⁹ Carol Gilligan, *Une voix différente. Pour une éthique du care*, Paris, Flammarion, 1986.

⁵⁰ Joan Tronto, *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*, Paris, La Découverte, 2009 (1993).

une reconnaissance d'attitudes ou d'activités considérées comme propres aux femmes, Dewey souligne au contraire que tout être vivant – et pas seulement tout être humain, et encore moins donc uniquement les femmes – est amené au cours de son existence à adopter des comportements attestant d'un attachement à des objets tenus pour bons. Dewey nous fournit ainsi des ressources pour étendre le domaine des théories du *care* et réfuter les critiques qui n'y voient qu'une « moralisation du genre »⁵¹. Il y a là, manifestement aussi, une portée éthique des conceptions de Dewey sur la valeur : ce à quoi nous attribuons de la valeur n'est rien d'autre que *ce à quoi nous tenons*, c'est-à-dire à quoi ou à qui nous manifestons concrètement notre attachement, à travers nos attitudes actives, nos comportements, nos façons d'agir. Nous y tenons : nous le désirons, nous nous efforçons d'y parvenir, de l'obtenir et, lorsque nous l'avons, nous faisons tout pour le conserver et en prolonger l'existence⁵². Car ce à quoi nous tenons est aussi *ce par quoi nous tenons* : que les valeurs puissent être manifestées et objectivées – ne serait-ce qu'à travers la thématization d'un style, ou d'une manière de faire –, et qu'elles puissent être donc discutées et révisées, telle est la condition *sine qua non* pour qu'elles puissent être partagées, à quelque échelle que ce soit. C'est précisément sur ce point, comme l'a bien montré Hans Joas⁵³, que *Théorie de la valuation* rejoint *Une foi commune*.

La valuation et la formation des désirs, des intérêts et des fins.

Valuations, désirs et intérêts

⁵¹ Maily Friedman, « Au de là du *care* : démoraliser le genre », in Patrica Paperman et Sandra Laugier (eds), *Le souci des autres*, *op. cit.*, p. 51-72.

⁵² La dimension active peut être parfois limitée. Dewey évoque déjà la nostalgie et son « souvenir d'une harmonie sous-jacente », qui « demeure profondément ancré en nous » (*L'art comme expérience*, *op. cit.*, p. 37, 39, 394). La manifestation de l'attachement, et sa mise en partage, peut ainsi passer, dans le cas de l'immigration, par l'expression quasi rituelle d'un désir de retour au pays : Marc Breviglieri, « L'étreinte de l'origine. Attachement, mémoire et nostalgie chez les enfants d'immigrés maghrébins », *Confluences Méditerranée*, n°39, 2001.

⁵³ Hans Joas, *The Genesis of Values*, *op. cit.*

La portée éthique de nos valuations découle de leur centralité pour la vie humaine et sociale. La formation des valeurs est en effet indissociable de la constitution de nos désirs et de nos intérêts, mais aussi de nos fins dans nos activités. *Théorie de la valuation* contient de nombreux développements à ce sujet.

Considérons d'abord le cas des désirs. Comme le remarque Joas à propos de *Théorie de la valuation* : « Les valeurs semblent plus durables, peut-être aussi plus stables, et supérieures aux simples désirs momentanés – mais elles n'en diffèrent pas foncièrement. Ce serait en tout cas une grave erreur que de le penser. Tandis que la nature d'un désir réside simplement dans ce qui est désiré, les valeurs expriment plutôt ce que nous concevons comme désirable. La différence entre ce qui est 'désiré' et ce qui est 'désirable' a été souligné par la philosophie américaine depuis John Dewey. Nos valeurs nous conduisent à apprécier nos désirs. En conséquence, nous pouvons être amenés à rejeter certains désirs ou, inversement, à désirer devenir quelqu'un pour qui certaines actions sont parfaitement naturelles. Les valeurs ne sont pas simplement des notions abstraites du désirable auxquels nous pouvons facilement renoncer si elles sont remises en cause. Les valeurs sont des *notions émotionnellement chargées de ce qui est désirable* »⁵⁴.

Aussi importe-t-il à Dewey, après avoir montré que les valuations consistent en des attitudes actives, d'établir que les désirs ne sont, eux non plus, ni de simples pulsions, ni des états mentaux capables de causer des actions. Tout au contraire, ils procèdent d'une enquête, et consistent donc eux aussi en des activités et des modes de comportement. Un désir n'est ni un point de départ, ni quelque chose de complet en lui-même. Il dépend toujours d'une situation, et se manifeste par un effort, qui est constitutif de ce qui est « désirable ». Il advient dans un système d'activités qui le précède et y opère comme un moyen, en réponse à un contexte où un manque demande à être comblé, ou bien où une tendance active se trouve menacée. Il interagit alors de façon coopérative avec les conditions environnantes, et produit des fins – toute fin est normalement celle

⁵⁴ Hans Joas, « The cultural values of Europe : An introduction », in Hans Joas et Klaus Wiegandt (eds), *The Cultural Values of Europe*, Liverpool, Liverpool University Press, 2008 (éd. originale en langue allemande : 2005), p. 4.

d'un désir. *A contrario*, « quand les choses suivent leur cours sans rencontrer de difficultés, aucun désir n'émerge, et aucune occasion ne se présente de projeter des fins-en-vue. "Sans difficultés" signifie en effet qu'il n'est besoin ni d'effort ni de lutte. Il suffit de laisser les choses suivre "naturellement" leur cours. Aucune occasion ne se présente d'enquêter sur ce qu'il vaudrait mieux qu'il adienne dans le futur, donc de projeter un objet pris comme fin »⁵⁵. Si les désirs résultent incontestablement de mécanismes organiques et d'habitudes acquises, ils procèdent donc aussi d'une transformation de ces impulsions et de ces habitudes du fait – tout à la fois – de leur immersion dans un environnement culturel et institutionnel, et de l'examen critique auquel ils sont normalement soumis, et qui prend en considération leurs conditions et conséquences. C'est le fait d'être formés à travers une « valuation », qui différencie alors les désirs de simples impulsions, et les dote de ce que Dewey nomme une « fin-en-vue ». Il y a donc des désirs non seulement plus ou moins réfléchis, mais aussi plus ou moins intelligents, en fonction de la qualité de l'enquête qui les a formés, enquête où le « désiré » a été précisément évalué à l'aune du « désirable » : « Le "désirable", ou l'objet qui *devrait* être désiré (valué), ne descend ni d'un ciel *a priori*, ni d'un Mont Sinaï de la morale. Il vient de ce que l'expérience passée a montré qu'agir en toute hâte, en suivant sans examen son désir, conduisait à l'échec et potentiellement à la catastrophe. Le "désirable", en tant qu'il se distingue du "désiré", ne désigne donc pas une chose en général ni *a priori*. Il met en exergue la différence entre l'action et les conséquences d'impulsions irréfléchies et celles de désirs et d'intérêts qui procèdent d'une recherche sur les conditions et les conséquences »⁵⁶.

Il est aussi question de valuation quand Dewey se penche sur les intérêts. L'intérêt est en effet une source de valuation : il confère une valeur (négative ou positive) aux objets, événements, actions, situations. Ce à quoi nous tenons est à la fois ce que nous considérons comme désirable, et ce à quoi nous portons de l'intérêt. L'intérêt, comme le désir, n'est ni un sentiment, ni un état interne, mais un mode de comportement, une façon d'agir. Dewey le décrit comme une « organisation de désirs » : « Un intérêt ne représente pas seulement un désir, mais un ensemble de désirs étroitement reliés, dont l'expérience a

⁵⁵ Traduction, p. 30.

⁵⁶ Théorie de la valuation, trad. p. 27.

montré qu'ils produisaient, par leurs relations, un ordre défini propre à entretenir l'activité »⁵⁷. Le mot « intérêt » désigne ici ce qui se passe entre (*inter-esse*). Dewey nous rappelle en effet l'étymologie de la notion : « Ce qui est *entre*, ce qui unit deux choses par ailleurs éloignées l'une de l'autre »⁵⁸. L'intérêt ne renvoie pas à une fin ni une préférence données, mais au « sens des rapports », à un « effort de transformation » dans lequel nous rapportons les choses à « une situation en développement continu » : « intérêt, souci signifient que le moi et le monde sont engagés l'un avec l'autre dans une situation en développement »⁵⁹. Contrairement à l'optique conséquentialiste, il ne renvoie donc pas à l'effet d'un objet, ni à un état, mais à une « carrière », impliquant des accomplissements pratiques et la dynamique d'une enquête : « S'intéresser, c'est être absorbé, enthousiasmé, entraîné par un objet. Prendre intérêt, c'est être sur le qui-vive, vigilant, attentif. Nous disons d'une personne intéressée, à la fois qu'elle se perd dans une affaire et qu'elle s'y trouve. Les deux termes expriment l'absorption du moi dans un objet »⁶⁰. La perspective vise ainsi explicitement à nous affranchir de l'économie politique ; elle interdit de concevoir l'intérêt à partir d'une fin *déjà donnée* et d'un individu *isolé*⁶¹, « entité insulaire et fermée sur soi »⁶².

Enfin, tout comme les désirs, les intérêts ne sont pour Dewey ni complets en eux-mêmes, ni isolés : ils « émergent dans des contextes existentiels précis, non dans le vide, et ces derniers sont des situations prises dans l'activité et la vie d'une personne ou d'un

⁵⁷ Dewey, *Démocratie et éducation. Introduction à la philosophie de l'éducation*, Paris, Armand Colin, 1975 (1916), p. 54.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 160 (l'auteur souligne). Voir aussi plus largement le chapitre X « Intérêt et discipline ».

⁵⁹ *Ibid.*, p. 159.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ Dewey s'en prend à « la fausse conception de l'intérêt et du moi », qui regarde ce dernier comme « quelque chose de fixe antérieur à l'action », « une quantité fixe et, partant, isolée ». Sur la conception chez Dewey de l'individu comme accomplissement, nous renvoyons à la thèse de Joëlle Zask, *L'opinion publique et son double. Tome 2 : John Dewey, philosophe du public*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 82. Voir aussi, avec en outre un parallèle avec Gilbert Simondon : Joëlle Zask, « Anthropologie de l'expérience », in Didier Debaise et al. (eds.), *Vie et expérimentation. Peirce, James, Dewey*, Paris, Vrin, 2007, p. 134-137.

⁶² Dewey considère en ce sens l'emploi non technique du terme d'« esprit » comme le plus valide : « Dans son emploi non technique, "esprit" dénote toute forme et toute espèce d'intérêt, de souci, tourné vers les choses, qu'ils soient d'ordre pratique, intellectuel ou émotionnel. Le terme ne dénote jamais quelque chose d'indépendant et d'isolé du monde des personnes et des choses, mais s'emploie toujours en référence à des situations, des événements, des objets, des personnes et des groupes. (...) L'esprit est souci, au sens de sollicitude, anxiété, aussi bien que de surveillance active de tout ce qui demande à être préservé (...) "Mind" est originairement un verbe. Il se réfère à toutes les transactions au moyen desquelles nous traitons consciemment et expressément les situations dans lesquelles nous sommes placés » (Dewey, *L'art comme expérience, op. cit.*, p. 308-309).

groupe. De ce fait, les intérêts sont tellement liés entre eux que la capacité de valuation de l'un d'entre eux dépend de l'ensemble auquel il appartient. L'idée qu'une valeur désigne indifféremment tout ce à quoi nous portons intérêt ne peut être soutenue qu'au prix d'une conception isolant complètement les intérêts les uns des autres. Une telle conception s'écarte tellement des faits observés qu'on ne peut l'expliquer que comme corollaire d'une psychologie mentaliste, qui ne voit dans les désirs et les intérêts que des "sentiments" et non des modes de conduite »⁶³. Ces modes de conduite prennent place dans le monde public et observable, notamment sous la forme d'efforts pour établir des conditions qui produiront certaines conséquences spécifiées.

Ces développements de *Théorie de la valuation* sont essentiels pour la théorie de l'action, et notamment pour la compréhension de ce que sont les intentions et les motifs. En sociologie, cet ouvrage a en partie inspiré le célèbre article de Charles Wright Mills, publié peu après, « *The vocabulary of motives* », bien que Mills ait peu repris l'accent « social-behavioriste » de Dewey⁶⁴. En revanche, il ne semble avoir eu que très peu d'échos en philosophie de l'action. Concernant les innovations introduites dans celle-ci, il est plus courant de se référer aux « post-wittgensteiniens » qu'à Dewey. Pourtant, quand on lit *Théorie de la valuation*, on est frappé par la similitude des analyses. Force est de convenir que Dewey a anticipé, de même que les théories du *care*, certaines des intuitions les plus novatrices des Anscombe, Kenny, Von Wright et autres « post-wittgensteiniens », tout en dépassant leur analyse du raisonnement pratique, sous-tendue par une conception encore classique de la logique que Dewey a malmenée dans le chapitre de *Logique* consacré à l'évaluation. Illustrons cela brièvement en nous arrêtant le cas Anscombe.

Dans *L'intention*, Gertrude Elizabeth M. Anscombe écrit : « Le signe primitif du vouloir est d'essayer d'obtenir »⁶⁵. Elle s'applique à mettre en évidence les difficultés et les incohérences d'une conception mentaliste de l'intention, et d'une façon plus générale

⁶³ Trad, p. 19

⁶⁴ Charles Wright Mills, « Situated Action and Vocabulary of Motives », *American Sociological Review*, 5, 6, 1940, p. 904-913.

⁶⁵ Gertrude Elizabeth M. Anscombe, *L'intention*, Paris, Gallimard, 2002 (1957), § 36, p. 123. Charles Taylor a légèrement modifié cette expression (« *The natural expression of wanting is trying to get* ») pour écrire son article : « L'action comme expression » (in Charles Taylor, *La liberté des modernes*, Paris, PUF, 1997 (1979), p. 67-86).

des concepts psychologiques, c'est-à-dire d'une conception qui place des états internes du sujet ou de l'agent (désirs et croyances, notamment) à la source de l'action intentionnelle, ou qui en fait ses antécédents causaux. L'essentiel de sa critique consiste à dire que cette conception méconnaît le lien interne existant entre l'intention et l'action. Comme le résume Vincent Descombes⁶⁶, Anscombe « invite à opérer un renversement concret de perspective : au lieu de prendre pour paradigme d'une attribution d'intention à un sujet le cas de l'intention "pure" (pure de toute exécution présente), partons de ce que fait effectivement quelqu'un et cherchons en quoi ce qu'il fait est intentionnel ». Ce qui apparaît alors c'est la conduite de l'agent dans le contexte de ses activités, et notamment l'effort qu'il déploie pour atteindre ce qu'il cherche à obtenir. C'était exactement le renversement déjà effectué vingt ans auparavant par Dewey, et force est de convenir qu'il était bien mieux armé qu'Anscombe pour opérer ce tournant, grâce en particulier à son concept d'expérience (« *experience is behavioral* »), à sa conception de la co-opération de l'organisme et de l'environnement dans leurs transactions⁶⁷, et à sa méfiance à l'égard des substantifs – qui masquent le primat des verbes et des adverbes.

La détermination réciproque des fins et des moyens

C'est donc comme pratiques, et non comme simples états mentaux, que les désirs et les intérêts orientent nos activités et y émergent, à travers le « développement de lignes d'intérêt actives »⁶⁸. Accessibles à l'enquête, dont ils incorporent les résultats, ils sont commensurables et révisables. Mais la détermination progressive de leur contenu ne comporte une valuation que lorsque se forme une « fin-en-vue ». Cette notion, en conceptualisant la redéfinition constante des fins à atteindre, des objets pris pour fins, signe une critique de la notion de « fin-en-soi » : non seulement une enquête sur la valeur

⁶⁶ Vincent Descombes, « Préface », in G. E. M. Anscombe, *L'intention*, *op. cit.*, p 14.

⁶⁷ « Un environnement est constitué par les interactions existant entre les choses et une créature vivante. Il est, en premier lieu, le théâtre des actions accomplies et des conséquences subies au cours de l'interaction ; ce n'est qu'en second lieu que des parties et des aspects de l'environnement deviennent des objets de connaissance. Ses éléments constitutifs sont avant tout des objets d'utilisation, de jouissance et de souffrance, non des objets de connaissance » (Dewey, *Logique*, *op. cit.*, p. 220-221).

⁶⁸ *Ibid.*, p. 168.

des moyens préside à la formation des « fins-en-vue », mais celles-ci, en orientant l'activité, produisent à leur tour des « états de choses » propres à relancer l'exploration des premiers. Le sixième chapitre de *Théorie de la valuation*, en particulier, livre le nœud de cette argumentation. Dans le *continuum* des fins et des moyens, la valeur [*prize*] n'est plus le privilège des fins, ni l'appréciation [*appraisal*] celui des moyens : tour à tour, la « fin-en-vue » et les conditions à réunir pour l'atteindre sont valorisées *et* appréciées, c'est-à-dire *valuées*.

Suivant cette conception, c'est l'expérience, privée ou publique, qui génère, de l'intérieur d'elle-même, ses propres standards et ses propres fins. La représentation courante ne décrit pas ce qui se passe réellement. Elle suppose, au contraire, que nous agissons à partir d'une fin déterminée d'avance, pour laquelle il ne nous reste plus qu'à trouver les moyens efficaces. Or, pour avoir une vision claire de la fin que nous poursuivons, il faudrait pouvoir saisir dans son entier le cours d'action qu'elle organise. Bien plutôt, la fin ne prend forme qu'en même temps que l'action qu'elle polarise, à travers notamment la définition des moyens, et n'est pleinement déterminée qu'au terme de l'action.

La vulgarisation de la distinction bien connue de Max Weber entre rationalité en valeur et rationalité en finalité, et la fortune du modèle de la « rationalité limitée » de Herbert A. Simon, ont pourtant contribué à entretenir cette représentation en sociologie, en favorisant une distinction tranchée entre moyens et fins, entre l'ordre du calcul et celui des valeurs, ou encore entre le technique et l'économique. Elle la conduit à regarder la *genèse des valeurs* comme extrinsèque à l'agir, et à la rationalité elle-même, qui ne déterminerait que les moyens les plus efficaces pour des fins données – en une dichotomie entre valeur et technique. Ainsi, Armatya Sen croit pouvoir distinguer en économie une tradition « éthique », qu'il fait remonter à Aristote, et une tradition « mécaniste » qu'il associe à la pensée d'ingénieur⁶⁹. De même, Weber cherche à distinguer technique et économie en renvoyant la première à l'unique usage des moyens : la technique, qui existe « dans toute activité », désigne « la somme des *moyens* nécessaires à son exercice, par *opposition* à son sens ou au but de l'activité qui, en

⁶⁹ François Vatin, « L'esprit d'ingénieur : pensée calculatoire et éthique économique », *Revue française de socio-économie*, n°1, 2008, p. 144.

dernière analyse, en détermine (concrètement parlant) l'orientation »⁷⁰. Mais quand il en vient à observer la pratique du technicien, Weber, malgré ses contournements rhétoriques, a du mal à maintenir ce hiatus ; et un glissement s'opère de la considération de la perfection d'un moyen à celle d'une fin. Ainsi, écrit Weber, quand le choix de « moyens appropriés et économes de *forces* pour parvenir à un résultat *précis* » fait également intervenir « la *rareté* relative du platine et du fer », son orientation ne serait plus « exclusivement technique mais accessoirement *économique* »⁷¹. On peut d'ailleurs observer que la rationalité en valeur peut toujours se ramener à une rationalité en finalité : il suffit de donner à la fin une valeur infinie⁷².

Ici encore, c'est le point de vue de la *genèse* qui défait les dichotomies ordinaires : on ne peut comprendre les choix de valeur qu'à travers leur genèse, à la fois cognitive et pratique. La sociologie a été en fait très tôt marquée, comme le rappelle Joas, par la théorie économique de l'action, et ses trois postulats : le caractère téléologique de l'action, l'individualité autonome du sujet agissant, et la totale maîtrise de son corps⁷³. *A contrario*, la critique de la rationalité instrumentale, que Roberto Frega examine très précisément chez Dewey⁷⁴, l'inscrit aujourd'hui – et explicitement via Schön – au cœur des développements des *Practice-Based Studies*⁷⁵ et des *Organization Studies*⁷⁶. De

⁷⁰ Max Weber, *Economie et Société. Tome 1. Les catégories de la sociologie*, Paris, Plon, 1971, p. 104 (l'auteur souligne). François-André Isambert a souligné la place à part de l'action rationnelle en valeur dans le texte weberien. La valeur caractérise un certain type d'action rationnelle, qui pénètre aussi bien l'action affective que l'action rationnelle en finalité. La valeur renvoie en effet moins, chez Max Weber, aux « valeurs » qu'à l'acte même de production de valeur, à la croisée du cognitif et du pratique, ou du sens et de l'action. Cette priorité de l'évaluation sur la valeur marque l'extension du champ de la rationalité axiologique ; elle montre l'étroite intrication entre « une préoccupation de valorisation », donnant « une valeur soit directement aux actes eux-mêmes, soit indirectement par la valeur de leurs conséquences », et « une préoccupation de réalisation », attachée à « produire réellement un effet, soit direct, soit au travers de conséquences calculées ». François-André Isambert, « Valeur et rationalité chez Max Weber », *Revue européenne des sciences sociales*, 34(103), 1996, p. 33.

⁷¹ Weber, *Economie et Société*, t. 1, *op. cit.*, p. 105 (l'auteur souligne).

⁷² François Vatin, *Le lait et la raison marchande. Essais de sociologie économique*, Rennes, PUR, 1996, p. 38.

⁷³ Joas, *La créativité de l'agir*, *op. cit.*

⁷⁴ Roberto Frega, *John Dewey et la philosophie comme épistémologie de la pratique*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 251-284.

⁷⁵ Sur ce champ, voir : Davide Nicolini, Silvia Gherardi et Dvora Yanow (eds.), *Knowing in Organizations. A Practice-Based Approach*, London, ME. Sharpe, 2003.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 232-247, 279 sq.

même, en sociologie économique, quand elle s'intéresse aux enquêtes des acteurs sur la valeur ou sur *ce qui vaut*⁷⁷.

L'enjeu politique de la formation des valeurs

Démocratie et formation des valeurs

Dans le domaine éthique, *Théorie de la valuation* invite donc à explorer la normativité immanente à l'agir. C'est dans l'activité que se déterminent conjointement les fins et les moyens, qu'est établi ce qui est désirable et ce qui est digne d'intérêt, et c'est donc par nos comportements que se manifeste ce qui est bon, beau, bien : ce à quoi nous tenons. Cette conception pragmatique des valeurs a aussi une portée politique. Elle est indissociable de l'idée que se fait Dewey de la démocratie et du rôle central que doivent y tenir la critique et la formation de publics. C'est ce dernier point qu'il nous faut considérer pour clore cette introduction.

Les écrits de Dewey sur la valeur ne cessent de le rappeler : valeurs et valuations doivent être considérées comme culturelles, et donc analysées dans leur contexte social et culturel. La question est un peu rhétorique, car Dewey n'a aucun doute sur la réponse. En effet, il y a tout lieu de penser que les appréciations/dépréciations immédiates, tout comme leur transformation par des jugements de valeur, sont, pour une bonne part, induites par les dispositions développées par les préjugés et par les mœurs en vigueur, les coutumes irrationnelles, ainsi que les institutions et les pouvoirs en place, portés à imposer des valeurs ultimes. La formation des valeurs, et à travers elle, des fins, des désirs et des intérêts, est alors soustraite à l'enquête. Sans compter qu'existent toutes sortes de théories pour rationaliser cette soustraction. Pour sortir de cette situation, il faut

⁷⁷ Voir en particulier : David Stark, *The Sense of Dissonance: Accounts of Worth in Economic Life*, Princeton and Oxford, Princeton University Press, 2009 ; François Vatin (ed.), *Évaluer et valoriser. Une sociologie économique de la mesure*, Paris, Toulouse, PUM, 2009 (postface de Michel Callon). La référence à *Théorie de la valuation* est explicite dans le premier ouvrage, mais David Stark s'intéresse en fait moins à la genèse des valeurs qu'à la multiplicité *hic et nunc* des définitions de ce qui vaut et aux effets heuristiques de cette « dissonance » au sein d'organisations.

mieux connaître le rôle des institutions et de l'environnement social et culturel dans le façonnement des valuations, car elles doivent à leur influence l'essentiel de leur contenu concret. Dewey voit ainsi une nécessité politique dans le développement de conditions sociales et culturelles propres à transformer des appréciations immédiates en valuations, à travers la formation d'authentiques évaluations par l'enquête. Et seul le développement de la démocratie lui paraît en mesure de créer ces conditions.

Dewey définit la démocratie comme un mode de vie, individuel et collectif, plus que comme un mode de gouvernement de la société⁷⁸. Son but est « la participation de tout être humain adulte à la formation des valeurs qui régulent le vivre ensemble »⁷⁹. Former une valeur c'est en effet juger de ce qui vaut la peine d'être poursuivi comme bien dans une situation déterminée : « Les jugements concernant les valeurs sont des jugements sur les conditions et les conséquences des objets dont il est fait l'expérience ; des jugements à propos de ce qui devrait réguler la formation de nos désirs, affections et plaisirs. Car tout ce qui décide de leur formation déterminera le cours principal de notre conduite, personnelle et sociale »⁸⁰. S'il y a lieu de former des valeurs, c'est non seulement parce que les appréciations immédiates sont « grossières et aveugles », mais aussi, comme on l'a vu, parce qu'il n'y a ni valeur en soi, ni fin ultime, ni *summum bonum* : « Le bien de la situation est un résultat [*something eventual*] ; il est créé, construit. Il n'existe en aucun sens dans une "réalité antérieure" »⁸¹. Pour le découvrir, il ne suffit pas de suivre des principes ou des règles (ce ne sont que des aides à l'enquête). Il faut reconstituer le sens des événements réels ou potentiels (en les mettant en relation entre eux), explorer les caractéristiques de la situation, ses relations et ses potentialités, anticiper les conséquences, vérifier que les conséquences effectives correspondent aux conséquences anticipées, etc.⁸². De plus, un bien n'est solidement établi qu'en étant

⁷⁸ Dewey, « Creative democracy – the task before us » (1939), in *The Later Works*, vol. 14, p. 224-230.

⁷⁹ Dewey, « Democracy and educational administration » (1937), in *The Later Works*, vol. 11, p. 217.

⁸⁰ Dewey, *The Quest for Certainty*, op. cit., p. 265.

⁸¹ James Gouinlock, *John Dewey's Philosophy of Value*, New York, Humanities Press, 1972, p. 308.

⁸² Si le travail tient une place importante chez Dewey, c'est ainsi comme modèle d'une activité intégrant continûment la considération de ses conséquences. Dans son dernier ouvrage, Richard Sennett s'appuie précisément sur l'expérimentation partagée propre à la formation des valeurs chez Dewey pour souligner, contre Hannah Arendt, la dimension intrinsèquement politique du travail : si « faire du bon travail suppose de se montrer curieux, de chercher et de tirer les leçons de l'ambiguïté », alors « apprendre à bien travailler », à travers l'examen critique des conséquences, la répétition et la modulation, peut être au

communiqué : « La capacité à supporter la publicité et la communication est le test par lequel on décide si un bien supposé est authentique ou sans fondement »⁸³.

Mais pourquoi placer ainsi l'expérience démocratique sous le signe de la formation des valeurs, plutôt que sous celui de l'établissement ou de la révision des normes, comme chez John Rawls et Jürgen Habermas, ou de la célébration des règles, comme chez Émile Durkheim ? Contentons-nous d'évoquer la différence avec Habermas, pour qui la communication publique a pour objet une auto-détermination menée en commun dans l'État de droit démocratique⁸⁴. Elle se déploie dans deux domaines : l'auto-législation du peuple souverain ; et l'autoréflexion d'une communauté de citoyens. La communication publique est pour lui essentiellement consacrée à ces deux tâches. La première est la production de normes, de lois ou d'institutions justes, dans une collectivité dont les membres veulent régler leur vie en commun par les moyens du droit. La discussion publique vise ici à former démocratiquement une volonté collective, et à garantir le caractère à la fois légitime et d'intérêt général des normes adoptées. Dans cette discussion, les citoyens ont ce que Rawls a appelé un « devoir d'usage public de la raison » ou un « devoir de civilité » : ils se doivent les uns aux autres de « bonnes raisons », c'est-à-dire des raisons accessibles à tous, quelles que soient leurs croyances et leurs convictions. La seconde tâche vise à former, ou à conforter, une identité collective ajustée à l'État de droit démocratique. Il s'agit notamment pour une collectivité de citoyens de se mettre au clair sur son passé, de faire le tri dans les traditions et les institutions dont elle a hérité et de faire évoluer les mentalités vers une culture politique libérale. Cette autoréflexion passe par des « discussions éthico-politiques » menées en public, qui ont leurs propres conditions de félicité : elles posent des contraintes et des limites à la communication publique et imposent des obligations à ceux qui se produisent sur la scène publique. Or, si Habermas redéploie ainsi le principe de publicité défini par

fondement de la citoyenneté et de la démocratie. Richard Sennett, *Ce que sait la main. La culture de l'artisanat*, Paris, Albin Michel, 2010 (*The Craftsman*, London, New York, Penguin Books, 2008).

⁸³ Dewey, *Reconstruction in Philosophy*, Boston, Beacon Press, 1959 (1920), p. 205. Il s'agit en fait d'une reformulation, par Dewey, du « principe transcendantal de la publicité du droit public », formulé par Emmanuel Kant en 1795 dans *Vers la paix perpétuelle*, en l'appliquant non plus au juste mais au bien : « Toute action qui a trait au droit des autres hommes, ou dont la maxime n'est pas compatible avec la publicité, n'est pas de droit » (Emmanuel Kant, *Vers la paix perpétuelle*, trad. fr. J.-F. Poirier et F. Proust, Paris, Flammarion, 1991, p. 124-125).

⁸⁴ Cf. Jürgen Habermas, *De l'usage public des idées*, Paris, Fayard, 2005.

Kant, il ne s'écarte guère de l'objectif initial de ce dernier : le principe de publicité est un outil pour moraliser la politique, prévenir l'injustice des décisions et maximes de la politique et éviter la défiance à l'égard de celle-ci⁸⁵. Surtout, toute l'entreprise repose sur une distinction préalable entre valeurs et normes, seules ces dernières pouvant faire l'objet d'une discussion rationnelle.

Or, on l'a vu, Dewey n'a de cesse de réfuter cette distinction. Pour lui, les normes comme les valeurs sont établies à travers un examen de leurs conséquences réelles et potentielles. Les valeurs ont dès lors elles aussi une dimension objective, et peuvent donc être discutées et révisées. L'argumentation ne saurait se substituer à l'expérimentation. Enfin, l'enquête suivant les « méthodes de l'intelligence » ne saurait se borner à l'usage de la raison : « Un homme est intelligent non pas parce qu'il dispose d'une raison qui saisit des vérités premières et indémontrables au sujet de principes fixés, et qui lui permet de passer, en raisonnant de manière déductive, de ces principes aux situations particulières qu'ils gouvernent. Mais en raison de sa capacité à estimer les possibilités d'une situation et à agir conformément à cette situation »⁸⁶. Estimer les possibilités d'une situation est une tâche pratique qui requiert le concours, non seulement de la raison, mais également de l'imagination et de l'émotion. A ce titre, imagination et émotion sont aussi les supports de la critique : c'est « par un sens des possibilités s'offrant à nous que nous prenons conscience des constrictions qui nous enserrent et des poids qui nous oppressent »⁸⁷.

Des valeurs à la critique, ou le pouvoir de l'imagination

La notion de critique joue un rôle essentiel dans l'œuvre de Dewey. En atteste sa définition de la philosophie comme « critique des croyances, des institutions, des coutumes, des politiques eu égard à leurs impact sur le bien »⁸⁸. Pour autant, il n'a jamais

⁸⁵ Habermas enrichit la définition kantienne par une préoccupation pour le lien entre droit et démocratie, notamment pour l'exercice de la souveraineté du peuple et pour la légitimité de l'édiction des règles.

⁸⁶ Dewey, *The Quest for Certainty*, op. cit., p. 170.

⁸⁷ Dewey, *L'art comme expérience*, op. cit., p. 396.

⁸⁸ Dewey, *Experience and Nature*, op. cit., p. 408.

pensé qu'une telle critique requérait une fondation normative. Sa démarche contraste, de ce point de vue, avec les philosophes contemporains de l'École de Francfort, qui se réclament pourtant volontiers du pragmatisme (sans doute plus de Peirce et de Mead que de Dewey)⁸⁹. Ainsi Habermas et Axel Honneth considèrent-ils que la théorie critique doit élaborer les fondements normatifs dont a besoin la critique sociale et culturelle, qu'il s'agisse de diagnostiquer des déficiences ou des pathologies dans l'organisation et le fonctionnement de la société, de mettre au jour des obstacles à l'émancipation, de révéler des mécanismes de domination, ou d'identifier des inégalités et des injustices. Cette élaboration passe par une reconstruction rationnelle des principes ou des orientations normatifs à l'œuvre au cœur même de la vie sociale. Chez Habermas, cela prend la forme d'une explicitation du potentiel de rationalité contenu dans la communication ordinaire ; chez Honneth, celle de la production d'une « théorie complète de la société » à partir du principe de la reconnaissance.

La démarche de Dewey est à l'opposé de ces entreprises « fondationnaires », pour reprendre une expression de Vincent Descombes. D'une part, il attribue d'emblée une dimension critique à l'expérience des valeurs : toute valuation est une critique. La réforme sociale n'a pas d'autre but que d'enrichir cette expérience, « de libérer et d'étendre les significations dont elle est capable »⁹⁰. D'autre part, il relativise l'importance des principes généraux et des standards *a priori* : la délibération pratique doit découvrir dans chaque situation le bien ou la valeur qui lui est spécifique.

Le chapitre d'*Experience and Nature* consacré à la valeur en atteste particulièrement. Il y est question de la critique inhérente à toute valuation : « La critique est un jugement qui établit des différences, une appréciation soignée ; et un jugement porte bien son nom de critique quand ce qu'il différencie concerne des biens ou des valeurs »⁹¹. Le but de cette critique est « d'instituer des valeurs plus durables et plus approfondies »⁹². Pour cela, elle a besoin de la connaissance, en particulier, de connaître

⁸⁹ Ce qui ne fut pas le cas de la « première génération ». Une des critiques les plus acerbes de *Théorie de la valuation* a été écrite par Herbert Marcuse en 1941, qui accusait le pragmatisme d'avoir contribué au « désarmement moral » des démocraties occidentales face à la menace fasciste.

⁹⁰ Dewey, *Experience and Nature*, *op. cit.*, p. 411.

⁹¹ *Ibid.*, p. 398.

⁹² *Ibid.*, p. 403.

les relations entre événements. Pas de critique en effet sans une « enquête intelligente » sur les conditions et les conséquences de l'attribution de valeur. Il s'agit de comprendre ce qui suscite l'attachement, pourquoi de la valeur est prêtée à tel ou tel objet. Elle rend conscientes « des relations de productivité et de résistance » ; elle rend la valeur « intelligente et intelligible »⁹³, notamment en mettant en lumière ce qui a été exclu, rejeté ou minoré dans l'appréciation initiale. La critique a ainsi une composante négative et une composante positive. Négative : elle met au jour les déficiences et les altérations qui affectent le développement et le partage des valeurs à un moment donné. Positive : elle comporte une appréciation des biens et des idéaux, qui ne sont dès lors pas des projections arbitraires, mais les résultats d'expériences⁹⁴. L'intelligence se consacre à leur émancipation et à leur clarification, à leur extension et à leur garantie.

Ce qui vaut pour la critique, comme composante de la formation des valeurs, vaut également pour la critique sociale. Dans le chapitre de *Logique* consacré à « l'enquête sociale », Dewey relève qu'un des obstacles à son perfectionnement est notre propension à traiter les problèmes sociaux en termes moraux, à se fonder sur des préconceptions de ce qui est bien et mal, vicieux et vertueux, à attribuer méchanceté et droiture, bonnes et mauvaises intentions, à approuver et à blâmer⁹⁵. Or, la critique sociale n'a pas besoin d'autre fondation que la capacité à examiner la réalité existante, et à former des désirs et des intérêts intelligents en identifiant dans les situations des possibilités désirables non atteintes. Dans *Une foi commune*, Dewey attribue cette capacité à l'imagination. Celle-ci contribue à faire émerger des idéaux à travers l'exploration des possibilités contenues dans les situations réelles. Faire l'expérience concrète de valeurs peut ainsi nourrir une critique radicale. L'imagination les fait aussi émerger à travers la valorisation des biens déjà contenus, à l'état embryonnaire, dans les formes existantes des associations humaines – l'amour, l'amitié, la fraternité, la solidarité, la justice, la vérité, l'égalité, la beauté, etc. Ces idéaux suscitent des émotions, qui stimulent les gens à s'efforcer de les concrétiser. « Tout effort pour améliorer les choses est animé par la foi en ce qui est possible, non par l'adhésion au réel. Et que cette foi soit capable de nous motiver ne

⁹³ *Ibid*, p. 430.

⁹⁴ *Ibid*, p. 421.

⁹⁵ Un autre obstacle est, précisément, la volonté d'éliminer de l'enquête les procédés d'évaluation au profit du seul établissement des faits, et donc d'en exclure la formation des valeurs.

dépend pas non plus d'une certitude ou d'une croyance intellectuelle que les choses pour lesquelles nous travaillons doivent prévaloir à coup sûr et se mettre à exister concrètement. L'autorité que nous conférons à l'objet pour déterminer notre attitude et notre conduite, le droit que nous lui accordons de prétendre à notre allégeance et à notre dévotion, sont fondés sur la nature intrinsèque de l'idéal »⁹⁶.

Si l'idéal est le produit de l'imagination, Dewey prend bien soin de préciser qu'il n'est nullement une illusion ou une chimère. Au contraire, il exerce un pouvoir dans l'action, la motive et l'inspire, l'oriente et la contraint. C'est ce que Dewey appelle « l'idéalisme de l'action » : « La valeur des idéaux réside dans les expériences qu'ils rendent possibles »⁹⁷. L'imagination saisit des possibilités, des choses non encore réalisées, et les convertit en fins et valeurs idéales, ou en objets de désir et d'effort. Elle le fait sur l'arrière-plan d'une évaluation des conditions existantes : l'idéal prend « racine dans des conditions naturelles ; il émerge lorsque l'imagination idéalise l'existence en tirant parti des possibilités offertes à l'action et à la pensée »⁹⁸. Et ces possibilités sont, pour partie, les biens de l'association humaine, de l'art et de la connaissance (bonté, amour, amitié, justice, beauté, vérité, etc.), dont l'homme fait l'expérience dans ses relations concrètes avec les autres : « L'imagination idéalisante saisit les choses les plus précieuses rencontrées dans les moments cruciaux de l'expérience et les projette. Nous n'avons besoin d'aucun critère externe ou d'aucune garantie de leur qualité. (...) Elles existent comme biens, et c'est à partir d'elles que nous définissons nos fins idéales »⁹⁹. Il s'agit de créer de nouvelles conditions leur permettant de se développer, en appliquant aux affaires sociales la méthode de l'intelligence collective, seule à pouvoir « sortir l'orientation du changement social du domaine de l'accidentel »¹⁰⁰. Parmi ces obstacles, la croyance dans les vertus du laisser-faire, à l'occasion soutenues par le surnaturalisme, revient à nier la pertinence et la possibilité d'appliquer les méthodes de l'intelligence à la conduite de la vie humaine. Mais le principal obstacle est la tendance à ramener les maux sociaux à « des causes morales générales » – l'homme est mauvais, méchant, égoïste,

⁹⁶ Dewey, *Une foi commune*, **notre traduction**, p. 16***

⁹⁷ Dewey, *L'art comme expérience*, *op. cit.*, p. 370.

⁹⁸ Dewey, *Une foi commune*, **notre traduction**, p. 30***

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 46***

etc. ; son cœur est corrompu... – et donc à aborder les problèmes en termes de blâme et d’approbation morale. Il faut réussir à les traiter en termes intellectuels, c’est-à-dire à les soumettre à de véritables enquêtes, dont le modèle est donné par la pratique des sciences.

La formation des valeurs est ainsi un processus de création, expérimental et continu, auquel l’imagination prend une part essentielle : « Les premières suggestions de larges et grandes réorientation du désir et de l’intention sont forcément issues de l’imagination »¹⁰¹. Dewey enfonce ainsi davantage le clou dans *L’art comme expérience* : l’imagination y devient « le principal instrument du bien »¹⁰², car c’est elle qui met au jour « les possibilités entremêlées à la texture du réel ». C’est ce qui permet à l’art d’être « une critique de la vie », « non pas directement, mais par la découverte, à travers la vision imaginative, adressée à l’expérience imaginative (non au jugement établi), de possibilités contrastant avec les conditions réelles. Un sens de possibilités qui ne sont pas réalisées, mais qui pourraient l’être, est, quand celles-ci sont mises en contraste avec les conditions réelles, la "critique" la plus pénétrante qui puisse être faite de ces dernières. C’est par un sens des possibilités s’offrant à nous que nous prenons conscience des constrictions qui nous enserrent et des poids qui nous oppressent »¹⁰³.

Mais ne pourrait-on pas, au fond, soutenir qu’il y a chez Dewey l’équivalent d’une fondation normative de la critique ? Les critiques diverses et variées que l’on rencontre dans ses écrits, que ce soit de l’absolutisme des fins et des valeurs, des travers de la philosophie morale, du surnaturalisme, de la transformation du libéralisme en idéologie conservatrice, ou de l’organisation des sociétés capitalistes et communistes, reposent toutes sur une certaine idée de l’individualité et de la plénitude de l’expérience, et sur la conviction que la démocratie rend le mieux justice aux spécificités de l’association humaine. S’il ne doit rester qu’une seule « fin en soi », ne serait-ce dès lors pas celle-là ? C’est-à-dire aussi le « processus éducatif par lequel nous sommes créateurs de nous-mêmes »¹⁰⁴. Le développement de l’individualité, rappelle Robert Westbrook¹⁰⁵,

¹⁰¹ Dewey, *L’art comme expérience*, op. cit., p. 399. De même, l’art « suggère des possibilités de relations humaines qui n’ont pas être fondées sur la règle ou le précepte, l’exhortation ou la contrainte » (*Ibid.*)

¹⁰² Dewey, *L’art comme expérience*, op. cit., p. 397.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 396 (trad. modifiée).

¹⁰⁴ Dewey, *Éducation et démocratie*, op. cit., p. 73.

¹⁰⁵ Westbrook, *John Dewey and American Democracy*, op. cit., p. 433-35.

est la valeur clé pour Dewey, mais ce développement est conditionné par la nature de la vie sociale. Il exige notamment la démocratisation de toutes les institutions sociales. Il exige aussi une forme de « vie associée » dans laquelle chacun est en mesure de participer à la formation des valeurs qui régulent le vivre ensemble. Il s'agit bien de critères normatifs, susceptibles d'étayer une critique, mais ceux-ci ne requièrent pas d'être fondés rationnellement. Car, aux yeux de Dewey, il n'y a pas lieu de substituer une entreprise de fondation, en quête de certitudes, à la « critique culturelle » : « Nous n'avons besoin d'aucun critère externe ou d'aucune garantie de la qualité [des choses que nous chérissons] »¹⁰⁶. Aussi, s'il y a une version pragmatiste de la fondation, est-elle purement didactique : le fondement c'est « l'ABC de la question », « ce par quoi on va commencer pour apprendre à opérer avec [un système] »¹⁰⁷.

La formation des valeurs comme expérience collective et publique

Dewey nous rappelle que l'on ne peut pas explorer la question de l'identité collective d'une communauté de citoyens sans s'interroger sur *ce à quoi ils tiennent*, qui est aussi, comme nous l'avons déjà remarqué, *ce par quoi* ils tiennent ensemble. Il importe donc de réfléchir en commun sur le type de vie et de société que l'on institue ou que l'on voudra créer, et notamment sur le type d'environnement social et culturel qui ira de pair avec les habitudes encouragées ou développées – ce qui est en jeu ici étant la formation de nouvelles habitudes, c'est-à-dire de nouveaux modes d'interaction avec notre environnement. Cela n'exclut certes pas la réflexion publique sur les règles, ni la révision publique des lois, des coutumes et des institutions. Cette réflexion et cette révision sont bien nécessaires pour tenir compte du changement continu de l'environnement social. Mais elles font précisément partie d'une méthode d'enquête qui examine lois, coutumes et institutions à la lumière de nouveaux problèmes et de nouvelles circonstances, et qui les considère, dans le contexte de situations problématiques réelles à résoudre, sous l'aspect des conséquences probables (appréciées

¹⁰⁶ Dewey, *Une foi commune*, p. 30.***

¹⁰⁷ Vincent Descombes, *Philosophie du jugement politique*, Paris, Seuil, 2008 (1994), p. 45.

positivement ou négativement) de leur maintien, de leur modification ou de leur remplacement. L'institution de normes ne saurait donc être la fin ou le centre de gravité de l'exercice de la démocratie. Dans une enquête destinée à former des jugements de valeur, en tant que jugements pratiques, les règles et les normes n'ont qu'un statut de moyens, et d'hypothèses. Ils sont à mettre à l'épreuve de l'expérience. Ce qui contrôle l'exploration, c'est la transformation de la situation, notamment la découverte du bien qui lui est propre et la détermination concomitante des moyens pour l'atteindre.

En somme, le centre de gravité de la réflexion et de la discussion publiques n'est pas pour Dewey la fixation de normes et l'édiction de lois. Celles-ci ne sont qu'une partie des processus sociaux que sont les enquêtes. Les lois, loin d'être abstraites, ne peuvent être séparées de ce qu'elles font – et ce qu'elles font se situe dans un champ : celui du maintien ou des modifications des activités humaines en tant que *going concerns*¹⁰⁸. De même, les principes sont des hypothèses ; ils suggèrent des actions, ainsi que les types de conséquences pouvant être attendues de certaines sortes d'action. L'autodétermination de la communauté citoyenne n'est ici plus d'abord pensée à partir de l'exercice de la souveraineté populaire, à travers la production légitime des normes, et notamment du droit. Elle se loge plutôt dans l'expérience collective et publique, supposée capable de s'orienter et de se guider elle-même à travers la formation des valeurs. Cette enquête permet en effet le perfectionnement des jugements pratiques, à travers l'examen de leurs résultats et de leurs conséquences s'ils sont pris comme base d'inférence et d'action. Les critères pour évaluer la validité d'un jugement pratique sont donc internes à l'activité et à la situation dans lesquelles il prend place. Ils ne sauraient lui être externes.

La publicité acquiert alors un nouveau statut. Au lieu d'être garante de la légitimité de l'édiction des normes et des lois, ainsi que de leur justice, elle devient le moyen d'un traitement intelligent des problèmes sociaux et politiques. Elle permet aussi, on l'a déjà noté, d'authentifier et d'universaliser des valeurs (et pas seulement des normes). On ne peut en effet répondre aux besoins, thématiser des problèmes et développer les désirs qu'en connaissant mieux les circonstances et les situations telles qu'elles vont. Seule cette connaissance, si elle est partagée, peut prévenir « la sujétion de

¹⁰⁸ Dewey, « My philosophy of law » (1941), in *The Later Works*, 14, p. 115-122.

certaines personnes à l'opinion personnelle d'autres personnes »¹⁰⁹. La publicité est ici essentielle : « Une chose n'est pleinement connue que quand elle est publiée, partagée et socialement accessible. (...) La connaissance enfermée dans une conscience privée est un mythe, et la connaissance des phénomènes sociaux dépend tout particulièrement de sa dissémination, car ce n'est qu'en étant distribuée qu'une telle connaissance peut être obtenue ou mise à l'épreuve »¹¹⁰. La publicité, enfin, est une condition de la participation de tout un chacun à « la production et à la direction » des institutions sociales sous lesquelles il vit¹¹¹.

Ces idées sont certainement parmi les plus connues et diffusées de Dewey. Grâce en particulier au remarquable travail de Joëlle Zask¹¹², elles ont déjà contribué à informer et à nourrir les débats contemporains sur les modes de participation et d'intervention des citoyens en démocratie¹¹³. Ces thèses, contenues dans *Le public et ses problèmes*, ont leur prolongement direct dans *Théorie de la valuation* et les autres écrits de Dewey sur les valeurs. Leurs multiples potentialités sont, elles, encore à explorer.

¹⁰⁹ Dewey, « Creative democracy – the task before us », *op. cit.*, p. 229.

¹¹⁰ Dewey, *Le public et ses problèmes*, Paris, Gallimard (« Folio essais »), 2010 (1927), p. 275.

¹¹¹ Dewey, « Democracy and educational administration », *op. cit.* p. 218.

¹¹² Zask, *L'opinion publique et son double, Tome 2 : John Dewey, philosophe du public*, *op. cit.*

¹¹³ Voir par exemple Mathieu Berger, « Répondre en citoyen ordinaire. Pour une étude ethnopragmatique des engagements profanes », *Tracés*, n°15, 2008 ; Loïc Blondiaux, *Le nouvel esprit de la démocratie : Actualité de la démocratie participative*, Paris, Seuil, 2008 ; Yves Sintomer, *Le pouvoir au peuple. Jurys citoyens, tirage au sort et démocratie participative*, Paris, La Découverte, 2007.